NDR n° 8 – mars 2014



NOTE DE RECHERCHE

DE LA POSTCOLONIE D'ACHILLE MBEMBE. RECENSION D'UNE HYPOTHÈSE CARDINALE SUR LE DEVENIR DE L'AFRIQUE

par Delphine Abadie

Chercheure indépendante, Delphine Abadie détient une maîtrise en études internationales : son mémoire portait sur les dynamiques induites par l'ajustement structurel sur les inégalités socio-économiques dans un État néopatrimonial. Elle a entrepris des études doctorales au département de philosophie de l'Université de Montréal avec un projet de thèse appliqué à l'Afrique et qui s'inscrit dans les débats relatifs à la justice globale et à l'éthique des relations internationales. Elle est, entre autres, co-auteure de Noir Canada : pillage, criminalité et corruption en Afrique *(Montréal, Écosociété, 2008) et de quelques articles.*

Institut de Recherche et d'Enseignement sur la Paix

www.thinkingafrica.org • contact@thinkingafrica.org

Cette recension s'intéresse à l'ouvrage d'Achille Mbembe De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine, *Paris : Karthala, 2000 (2004). Elle propose une lecture en deux volets des cinq essais qui constituent l'ouvrage, correspondant grossièrement à deux champs de contributions (économie politique et philosophie politique) qu'ils entendent combler. Cette proposition de lecture est ponctuée d'une critique interne et formelle de cet ouvrage original dont la prémisse principale, novatrice, repose sur l'hypothèse de l'éviction de l'homme noir hors et contre l'univers de signifiants qui instituent l'identité occidentale.*

D'abord paru en 2000, *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine* d'Achille Mbembe est un ouvrage dense et étonnant qui ouvre la voie à la perspective d'un programme intellectuel tout aussi fécond. Si cette recension survient tardivement, cet ouvrage fondamental n'en demeure pas moins d'une actualité brûlante, ce qui n'est pas si commun dans l'univers touffu de la publication universitaire.

Après avoir survolé le parcours d'Achille Mbembe, nous nous attarderons à retracer l'influence sur son travail de la théorie politique occidentale et des penseurs de la négritude, principalement Franz Fanon pour cet ouvrage. Nous nous attacherons ensuite à situer les débats disciplinaires au cœur desquels *De la postcolonie* intervient. L'adoption d'une méthodologie clinique, ancrée dans l'expérience effective du sujet colonial et critique de la catégorie transcendantale du « Noir » tel que léguée par l'historiographie, sera ensuite détaillée.

De la postcolonie repose sur une prémisse forte, celle de la conception du Noir et de son environnement comme signifiants *contre* lesquels s'est défini et continue de se définir l'Occident : cette interprétation du Noir comme Autre absolu, hérité des justifications discursives de l'esclavage et de la colonisation, demeurerait profondément ancrée dans la culture et les imaginaires contemporains. Après avoir défini la notion de « postcolonie » et la visée de l'ouvrage, nous en proposerons une lecture en deux parties, couplées d'une critique. Une première partie traitera de l'économie politique du continent en abordant le « Commandement » et la Souveraineté en postcolonie (1 et 2). Une seconde partie, plus philosophique, explorera la relation dialectique qu'entretiennent le sujet (post) colonial et l'institution du pouvoir, une relation bidirectionnelle à l'origine de la vigueur du Commandement (3, 4 et 5).

I. ACHILLE MBEMBE, INTELLECTUEL INCLASSABLE

Intellectuel érudit dont la pensée évolue au carrefour des traditions continentale et anglo-saxonne, Achille Mbembe est professeur d'histoire et de science politique à l'université Witwatersrand à Johannesburg où il est depuis 2001 le directeur de recherche du Wits Institute for Social & Economic Research (WISER). Il est aussi instigateur du Johannesburg Workshop in Theory and Criticism, une expérience de conversation autour des enjeux globaux, à partir de l'hémisphère sud. Il enseigne également au département des études romanes de la Duke University aux États-Unis.

Originale, l'œuvre d'Achille Mbembe fait appel à la pensée philosophique de tradition occidentale (Hegel, Heidegger, Nietzsche, Bataille, Habermas, Foucault, etc.) pour appréhender le continent africain et son devenir. L'auteur se revendique tout autant de l'héritage intellectuel des penseurs de la décolonisation, Franz Fanon en tête pour cet ouvrage, et des philosophes camerounais Fabien Eboussi Boulaga et Jean-Marc Ela, dont il reprend à son compte la démarche d'une pensée inscrite dans l'action. À ce titre, il intervient régulièrement dans différentes plates-formes médiatiques dont celles du *Monde Diplomatique*, de France Culture ou de Radio France Internationale sur des enjeux d'actualité africaine.

Le programme intellectuel de l'auteur s'inscrit dans la continuité actualisée des penseurs de la négritude et de l'après-Indépendances africaines. Son projet critique vise, en effet, à (re)poser les fondations d'une réflexion théorique sur la postcolonie de manière à ce qu'elles puissent être de quelque utilité pour entreprendre une action politique. Sa réflexion s'appuie d'abord sur un constat diagnostique accablant. Pour l'auteur, la vacuité politique des multiples luttes armées en cours sur le continent n'est pas une manifestation désorganisée d'un obscurantisme africain sans origine. Au contraire, la violence sans projet politique (une tendance partout observable sur le continent) a des causes *structurelles* et il est impérieux de les analyser théoriquement pour ouvrir la voie à de nouvelles luttes civiles appuyées sur une éthique de la responsabilité.

Contre l'excès de transcendantalisme d'une identité noire léguée par l'historiographie occidentale, le chercheur adopte une méthodologie « par le bas » qui

privilégie la construction de la réalité sociale par des pratiques objectifiées. Autrement dit, le sujet réflexif africain et son environnement sociologique doivent être déduits de ses « expressions humaines significatives » et de ses pratiques mises en sens ; il doit cesser d'être postulé à partir de catégories héritées de la théorie politique occidentale.

L'ouvrage recensé permet en ce sens d'alimenter la réflexion sur la notion de « paix transversale » utilisée pour qualifier le dessein politique du continent. Conception holiste, dynamique, pluridisciplinaire d'un état social pacifié, la paix transversale permet d'examiner les faits sociologiques non pas seulement comme « absence de guerre », mais comme le reflet d'une réalité communautaire plus nuancé et par conséquent, plus riche. Chez l'auteur, l'intrication de la violence et de la paix dans les pratiques sociales quotidiennes est reconnue comme telle, non pas comme signifiant d'un chaos originel ou apocalyptique, mais bien plutôt comme la marque de la longue durée africaine, comme la face cachée du calme politique. Son masque… Le chercheur fait coïncider la forme de son écriture, littéraire, avec cette « politique de la vie », une écriture en mouvement traduisant les pratiques effectives, les cahots, les à-coups qui traversent le tissu social de la postcolonie.

S'il s'oppose au surplus d'abstraction véhiculée par l'historiographie, y compris récente, sur le Noir, Achille Mbembe résiste tout autant à l'enfermement de la réflexion sur l'Afrique dans le provincialisme des discours soi-disant autorisés. Il se distancie d'abord de la posture nativiste de l'afrocentrisme qui prétend que seuls les Africains sont capables de produire, sur eux-mêmes, un savoir objectif. Quiconque est en mesure de saisir les réalités du continent dès lors qu'il est doué de raison et doté de notions, de concepts, de théories et de références (y compris produites en Occident). Dans la même veine, le chercheur rejette aussi la position victimaire de l'afro-radicalisme qui, en réponse à une blessure originelle, propose un racisme spéculaire où le Blanc continue d'être responsable de tous les maux du continent. Enfin, évidemment, il rejette l'afropessimisme, lequel, selon lui, témoigne de manière contemporaine du même racisme intellectualisé que les discours dont il fait la déconstruction, ce qui, de fait, est évocateur de ce qu'il en reste dans la psyché collective.

Achille Mbembe entretient un rapport ambigu avec le champ des études postcoloniales auquel il est souvent rattaché et des *subaltern studies* dont il reconnaît la pertinence critique, mais pas forcément la solidité des postulats théoriques. Dans le même sens que les *postcolonial studies*, toutefois, l'auteur développe sa réflexion sur une épistémologie qui fait de l'Afrique un continent toujours « en sommeil » dont la maturité sociopolitique demeure en puissance.

Finalement, on ne peut passer sous silence l'héritage légué par le post-structuralisme sur la pensée du chercheur. De ce courant, cependant, Achille Mbembe ne retient pas l'idée selon laquelle le pouvoir serait réductible à sa représentation et l'individu, à la toile de ses passions. Nous y reviendrons en fin de texte lorsque nous évoquerons l'inspiration foucaldienne de la pensée de l'auteur. De cette parenté, notons l'attention portée à la thématique de la domination : celle-ci est supportée par des énoncés de vérités eux-mêmes soutenus par des dispositifs de pouvoir dont nous allons aborder la particularité immédiatement chez l'auteur étudié.

II. LE NOIR : LE GRAND AUTRE DE L'OCCIDENT

De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine est un recueil de cinq essais articulés autour de la thématique de la domination en postcolonie. Son ambition théorique repose sur une prémisse novatrice : à la source de l'imaginaire occidental - et, partant, de l'objet de savoir qu'est l'Afrique – on trouve une interprétation mortifère originelle qui agit comme l'arrière-fond culturel à partir duquel, ou plus exactement, *contre lequel* s'est définie l'identité occidentale.

Pour le colonisateur, le Noir, l'indigène est la figure de l'Autre absolu. La société primitive dans laquelle il vit est caractérisée par l'arbitraire du mythe, par la facticité pure. Comme Autre, il est bestialité, anti-conscience, une chose privée des lumières de la raison. Le connaître, créer du lien, lui reconnaître une dignité est ontologiquement impossible : « [...] le sujet colonisé *est*, dans la mesure où il a des organes, une corporéité »[1] (237).

Dans l'épistémologie coloniale, puisque l'indigène participe indistinctement au métatexte animalier, il découle que du Noir, on ne peut s'attendre à rien

1. Les numéros de page placés entre parenthèses après une citation sont ceux de l'ouvrage recensé, soit Mbembe, Achille, *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique en Afrique contemporaine*, Paris : Karthala, 2000 (2004). Les citations tirées d'autres ouvrages seront renvoyées à leurs notices bibliographiques en notes de bas de page.

d'autre qu'à le domestiquer : « […] c'est au point de rencontre entre la choséité et sa néantisation que réside son identité » (238). Cet archétype colonial a généré, dans l'historiographie, un biais qui consiste à nier aux sociétés africaines la possibilité qu'elles se conçoivent et se conceptualisent autrement qu'en rapport avec le monde globalisé, c'est-à-dire avec les discours savants émanant de la métropole. Les catégories normatives rapportées à l'Afrique emprisonnent, en conséquence, et encore aujourd'hui, le sujet noir dans sa vaine matérialité.

De la postcolonie s'attarde à surmonter ce stéréotype essentialiste pour dresser les linéaments d'une anthropologie et d'une théorie politique ancrés dans les pratiques de vie du sujet africain. Il s'agit pour y parvenir de redonner crédit à *sa* temporalité de longue durée, dont la manifestation la plus récente serait la « postcolonie ». Celle-ci :

> renvoie [...] à l'identité propre d'une trajectoire historique donnée : celle des sociétés récemment sorties de l'expérience que fut la colonisation [...]. Mais plus que cela, la postcolonie est une pluralité chaotique, pourvue d'une cohérence interne, un système de signes bien à elle, de manières propres de fabriquer des simulacres ou de reconstruire des stéréotypes, d'un art spécifique de la démesure, de façons particulières d'exproprier le sujet de ses identités. (140)

Le concept de « postcolonie » déborde donc des frontières du temps qui suit l'expérience radicale de la violence coloniale : il s'agit, plus génériquement, d'une notion fondatrice, en cela comparable à celles de « société » ou d'« État » pour les sciences sociales traditionnelles. Le projet de ce livre consiste à en esquisser une définition : cinquante ans après les Indépendances africaines, que reste-t-il de la promesse d'autodétermination des nationalistes? Plus spécifiquement, que reste-t-il des idéaux d'émancipation en regard de l'épreuve généralisée du fratricide, du refus de faire communauté ? Avec pour point de départ la pensée de Franz Fanon, Achille Mbembe suggère « d'examiner dans quelle mesure *donner la mort à la mort* serait, en fait, le noyau de toute véritable politique de la vie et, partant, de la liberté » (XVI).

À cette interrogation sur l'identité de la postcolonie, l'auteur répond en creux que l'Afrique postcoloniale n'est pas univoque, elle est un fantasme inachevé. Afin de le démontrer, il analysera la domination sous l'angle institutionnel (essais 1 et 2) et selon celui de la relation dialectique qui unit le sujet et l'institution du pouvoir (3, 4 et 5).

III. SOUVERAINETÉ, COMMANDEMENT ET POUVOIR

Sous le dominium colonial, le recours à la violence arbitraire du conquérant visait, évidemment, l'assujettissement. Ultimement, toutefois, il s'agissait de garantir les conditions de la productivité économique. Pour le chercheur, la situation en postcolonie est différente. Sur fond d'état d'exception permanent, l'institution souveraine postcoloniale vise la *soumission*, en elle-même. Mais le triptyque violence-allocations-transferts qui autorisait la soumission absolue sous Commandement s'effrite durablement, au profit de logiques de privatisation de l'autorité dont le mystère quant à ce qui en émergera, à long terme, demeure entier.

Essai 1. Du Commandement

De la postcolonie s'ouvre sur un essai portant sur le « Commandement », forme caractéristique de la Souveraineté postcoloniale. Instrument du Commandement, la violence d'État inspire l'obéissance en prenant appui sur un système d'allocations distribuées par l'homme fort pour asseoir et pérenniser son pouvoir. Le salaire, par exemple, est dispensé et perçu comme une libéralité de celui qui détient l'autorité. Cette mécanique de l'endettement permanent est aussi transférée à l'intérieur des ménages, de la parentèle, des confréries religieuses, de l'Église, etc. : le sujet postcolonial est constamment intriqué dans une infrastructure matérielle et identitaire induisant des attentes permanentes de reconnaissance.

Depuis la crise de la dette des années 1980, ce *statu quo* est toutefois sérieusement menacé. L'état des finances publiques et les conditions de l'échange international se sont à ce point dégradés qu'ils empêchent la reproduction matérielle de cet instrument de pérennité. Dans ce nouveau contexte, les prochaines années seront déterminantes pour la stabilité des États africains. De nouvelles formules de domination ont fini par émerger en remplacement de cette économie du pouvoir. Intitulé « Du gouvernement privé indirect », le deuxième essai aborde ces modalités en lesquelles la puissance postcoloniale se serait progressivement muée.

Essai 2. Du gouvernement privé indirect

Inédites et originales selon l'auteur, ces pratiques de domination témoigneraient d'une transformation

structurale, de la même profondeur que la transition entre l'esclavage à l'économie monétisée.

Sur le plan de l'économie, le continent a quitté les sentiers de l'économie formelle pour entrer dans l'ombre, dans la démonétisation, le troc, les filières souterraines. Quant à l'État, s'étant vu *de facto* dépecé de la plupart de ses prérogatives, il agirait désormais par procuration. Le pouvoir central résiste, de même que l'imaginaire administratif, mais leur consistance s'est à ce point dégradée que les responsabilités associées au pouvoir se sont vidées de leur contenu : les ordres sont notoirement ignorés ; les hiérarchies, contestées ; les fonctions, troquées, louées, vendues… Sur les cendres d'un État-fantôme émerge un nouveau type de régime de pouvoir déchargé à l'avantage d'individus forts, en compétition pour l'accaparement et la concentration des pouvoirs et des avoirs. À l'économie politique de la libéralité qui garantissait la pérennité du pouvoir se substitue aujourd'hui une logique de l'extorsion des biens privés, des taxes, des personnes, etc.

Le chercheur suggère que ce « gouvernement privé indirect » serait d'une originalité historique telle qu'elle remplacerait progressivement les formes connues de Souveraineté.

> La question [...] est de savoir à quelles conditions les pouvoirs privés en train de se mettre en place parviendront à utiliser la contrainte pour constituer des patrimoines, s'arroger des droits de l'autorité et les compétences juridictionnelles publiques, se doter d'immunités suffisamment épaisses pour permettre la cristallisation, sur la longue durée, de dispositifs de servitudes productives, et donc capables d'être à l'origine d'un modèle de capitalisme inédit. (122)

S'inspirant de la notion de *décharge* chez Max Weber, Béatrice Hibou[2] n'hésite pas à qualifier elle aussi ces mutations de « privatisation », voire de « criminalisation » de l'État. De même pour Jean-François Médard[3] qui évoque « l'État-rhizome » pour décrire la décentralisation tentaculaire de l'autorité postcoloniale, accaparée par ces rapaces que Jean-Patrice Lacam[4] nomme à son tour les « politiciens-investisseurs ». Pour ces auteurs, ces transformations sont autant de jalons à la trajectoire historique propre des postcolonies africaines sur lesquelles on a l'habitude de calquer des modèles de construction de la Souveraineté issus de l'histoire occidentale.

On se demande cependant comment ce type de gouvernement privé semi-mafieux pourrait donner lieu à des modalités légitimes de Souveraineté autochtone sans que le peuple, à la fois soumis à ce Commandement et coincé, comme nous le verrons dans la seconde section de ce texte, dans l'impouvoir, ne participe à la légitimation de cette autorité dont l'arbitraire actuel limite la plausibilité de ce scénario. À moins que le sujet postcolonial, par quelque curiosité de l'histoire, ne se révolte contre ce « temps du malheur » et enfin revendique ses droits. C'est cette hypothèse qui serait, nous croyons, défendue par Achille Mbembe pour qui la pérennisation incertaine, dans ces formes, de l'État postcolonial est un fait sociologique sur lequel fonder une analyse, pas un jugement de valeur. Nous y reviendrons lorsque nous évoquerons la critique faite au chercheur de nihilisme ou de postmodernisme stériles.

IV. MAÎTRE ET ESCLAVE : UNE RELATION DIALECTIQUE

Sans doute beaucoup plus audacieuse, la contribution philosophique amenée par la seconde moitié de l'ouvrage d'Achille Mbembe (essais 3, 4 et 5) explore la connivence dialogique qu'entretiennent les détenteurs du pouvoir et le sujet auquel ils s'adressent. La reconnaissance d'une commune appartenance à l'épistémè de la domination est d'ailleurs l'une des critiques les plus récurrentes émises à l'encontre de la pensée du théoricien. Pour l'auteur, la domination se situe au point de rencontre entre l'autorité et celui qui se laisse par elle séduire, capter, miner. Avec pour conséquence que les oppositions sociologiques binaires du type « assujettissement-émancipation », « résistance-passivité », « dominant-dominé » se montrent désormais inopérantes. Autrement dit, la domination, dans, à la fois, toute sa banalité et sa grandeur, figerait le sujet du Commandement dans l'éternel impouvoir.

Pour Franz Fanon, le colonisé ne s'autodétermine qu'en s'arrachant aux conditions historiques de la violence coloniale parvenue à s'inscrire durablement

---

2. Voir, entres autres, Bayart, Jean-François, Stephen Ellis et Béatrice Hibou, *La criminalisation de l'État en Afrique*, Paris, Éditions Complexe, 1997 ; Hibou, Béatrice (dir.), *La privatisation des États*, Paris, Karthala, 1999.

3. Médard, Jean-François, « L'État néo-patrimonial en Afrique noire », dans Jean-François Médard (éd.), *États d'Afrique noire*, Paris, Karthala, 1991.

4. Lacam, Jean-Patrice, « Le politicien investisseur : un modèle d'interprétation de la gestion des ressources politiques », *Revue Française de Science Politique*, vol. 38, no.1, 1988.

dans son identité. L'objet de *De la postcolonie* consiste à s'interroger sur la différence, ou non, de substance entre l'épistémè colonial et celui de la postcolonie. À cette interrogation, Achille Mbembe affirme que le temps de la postcolonie n'est pas fondamentalement distinct de l'univers de (non-)sens dont le colonisateur a marqué durablement son « objet ». Au contraire, de ce déni originaire, l'identité du Noir en postcolonie reste réduite à la matérialité pesante de son corps, à la dénégation de son appartenance au monde, à l'anéantissement de son individualité. Le sujet a non seulement été durablement aboli par le discours assassin du colonisateur, mais il aurait désormais pris sur lui-même son autodestruction. « Le nègre, plongé dans l'inessentialité de la servitude, a été libéré par le maître. Il n'a pas soutenu la lutte pour la liberté. [...] Le nègre est un esclave à qui on a permis d'adopter une attitude de maître »[5]. Figé, donc, dans l'impouvoir…

Essai 3. Esthétique de la vulgarité

Le troisième essai, « Esthétique de la vulgarité », traite du caractère réifiant du Commandement. En postcolonie, le pouvoir fabrique un monde de significations, de récits, de novlangues, d'institutions, etc. qui se manifestent sous les traits de la vulgarité, de l'obscénité, du grotesque et plus précisément, dans l'hypostase de la virilité, de la masculinité. On n'a qu'à penser au caractère grandiloquent et viril du culte de la personnalité autour de Mobutu et autres autocrates du continent.

Par la flatterie, le mensonge, l'excitation érectile de lui-même, le pouvoir produit des fabulations qui, en se routinisant, capturent l'imaginaire des sujets postcoloniaux et permettent d'en extraire un maximum de servitude : cartes d'identité, cartes du parti, permis de conduire, laissez-passer, impôt, etc. sont autant d'amulettes qui investissent les consciences d'un surplus de sens dont il est impossible de se déprendre.

En parodiant les signes, les gens du commun en rechargent le sens, les ratifient, montrent le pouvoir dans sa réalité, c'est-à-dire dans son immodération phallique. Dans les rets de ce système d'indices, de traces, s'embourbent les plus petits sites de la vie. Le « mode de domination propre à la postcolonie fait que celle-ci est, en même temps qu'un régime de contraintes *une pratique de convivialité et une stylistique de la connivence* » (177).

5. Fanon, Franz, *Peau noire, masques blancs*, Paris : Seuil, Coll. La condition humaine, 1952, p.216.

Dans son article « Mbembe's Extravagant Power », Judith Butler[6] met en exergue le caractère profondément masculiniste de cette analytique. Elle accuse le chercheur d'incohérence lorsqu'il admet que la colonisation a requis la production d'un corps africain hypersexué (un animal à la sexualité débridée), mais qu'il reste muet sur la généalogie de la misogynie desdits signes à ratifier. Achille Mbembe se rendrait, selon elle, coupable lui-même d'entretenir le biais culturaliste qui ferait du phallus érecté le signifiant premier de l'homme noir.

Il convient de reconnaître la pertinence des observations féministes de Judith Butler, mais on doit aussi admettre que c'est manquer le cœur du projet d'Achille Mbembe que d'y voir là une faille argumentative[7]. Le projet de cet essai, en effet, n'est pas à proprement parler d'établir la généalogie de ces pratiques. D'ailleurs, en réponse à ce reproche, le théoricien souligne qu'il conviendrait effectivement de procéder à une analyse des systèmes symboliques traditionnels des mondes du sexe, du pouvoir et des rapports qu'ils entretiennent entre eux avant de récuser sa thèse sous prétexte qu'elle reconduit le préjugé fondateur colonial.

Avec Judith Butler, toutefois, Achille Mbembe s'entendrait pour affirmer le caractère *performatif* de la norme (« le Noir »), socialement construite par les discours qui le définissent et l'enferment dans une identité enchâssée dans une histoire de violence et de préjugés. Cette normativité socialement construite détermine durablement ce qui fait qu'une vie en est une et que les autres basculent dans l'inhumanité, dans ce « hors-monde » dont parle l'auteur dans le cinquième essai. « Pour être opprimé il faut d'abord être intelligible. Se trouver fondamentalement inintelligible (être considéré par les lois de la culture ou du langage comme une impossibilité) revient à dire que l'on n'a pas atteint le statut d'humain »[8].

6. Butler, Judith, « Mbembe's Extravagant Power », *Public Culture*, vol. 5, no.1, fall 1992, pp. 67-74.
7. À sa défense, notons aussi que la critique de l'article en question s'adresse à une version préliminaire de l'analyse de A. Mbembe, ensuite retravaillé pour être inscrite dans la problématique globale de *De la postcolonie* (Mbembe, Achille, "The Banality of Power and the Aesthetics of Vulgarity in the Postcolony," *Public Culture* 4/2 (Spring 1992): 1-30).
8. Butler, Judith, *Défaire le genre*, Paris : Éditions Amsterdam, 2006, pp. 44-45.

Essai 5. Du hors-monde

Le cinquième essai affiche, en effet, dès son titre « Du hors-monde », une proposition de réponse aux motifs de « la violence extrême comme état normal des choses » en postcolonie. Dans un premier temps, l'auteur expose les linéaments de l'anthropologie performative du discours colonial par lesquels la référence est désignée en termes de pulsions, de désordre, de vide, d'irrationalité. Le Noir n'est jamais qu'un amas d'organes, vicieux et esclave de ses instincts, inerte, fainéant. Pour Hegel, par exemple, « le nègre représente l'homme naturel dans toute sa barbarie et son absence de discipline. Pour le comprendre, nous [...] ne devons penser ni à un Dieu spirituel ni à une loi morale [...] on ne peut rien trouver dans son caractère qui s'accorde à l'humain »[9].

Exemplifiant en permanence l'essence-même de la vacuité, l'environnement du colonisé se présente comme le lieu de l'injonction, de l'autorité à prescrire, proscrire, censurer, intimider. Jamais le discours ne sert à communiquer, à échanger, au contraire, « le colonisé a constamment le col sur le billot qu'est le langage du conquérant » (229). Du point de vue du conquérant, la relation qu'il entretient avec l'indigène est répulsive : il lui est impossible de s'identifier à ce peuple, à ces Autres absolus, à ceux-là qui vivent hors de son monde. Le conquérant ne peut alors entretenir, à l'égard du colonisé, que projet de néantisation, de négation, de destruction. Ceci « fit que l'indigène, en tant qu'objet et sujet de vénalité, [...] s'ouvrit au colon comme s'il n'était qu'un instrument dont l'auteur ou le propriétaire serait, à vrai dire, séparé : une ombre, un spectre ou, si l'on veut, un double » (268).

Héritier de cette définition assassine, la mort violente est devenue en postcolonie l'état normal des choses. Par le fratricide, le postcolonisé se décharge de sa propre mort, dilate les frontières de son existence et de son trépas sur l'autre. L'identité mortifère se distend sur ses pairs par l'épreuve du génocide, de la mort violente, de la torture, du viol…

> Comment vivre quand le temps de mourir est passé, et alors même qu'il est interdit d'être vivant [...]? Comment, dans ces conditions, éprouver non pas seulement la quotidienneté, mais encore *l'ici et maintenant,* alors même qu'il faut, chaque jour, non seulement *s'attendre à tout,* mais aussi vivre dans l'attente de quelque chose qui ne s'est pas encore réalisé, qui tarde à se réaliser, qui est constamment inachevé et fuyant? (257).

Dans cet essai, le chercheur annonce qu'il s'intéresse à l'acte colonial d'arracher à la vie, de rendre vide ce qu'on a postulé n'être *rien*, pour ensuite évaluer comment celui-là, qui *est* ce rien, désormais, prend sur soi l'acte de son autodestruction. Pour se laisser convaincre par la suite de son argumentation, il convient d'insister sur la gravité d'une telle prémisse : la mission civilisatrice de l'entreprise coloniale avait pour essence la domestication, le dressage, l'anéantissement de l'indigène. Son *meurtre* symbolique.

On trouve sans doute dans la force de cette affirmation la raison pour laquelle le théoricien ne fait qu'évoquer, avant de construire sa proposition sur d'autres bases, le travail de Valentin Yves Mudimbe. Sa « bibliothèque coloniale » (soit : l'analyse archéologique des discours occidentaux dans l'invention de l'imaginaire commun et scientifique sur le continent) a pourtant beaucoup en commun avec la lecture qu'Achille Mbembe a des écrits de philosophes des Lumières, des missionnaires et du personnel colonial rapportés dans *De la postcolonie*.

L'auteur de *De la postcolonie* partage avec Valentin Yves Mudimbe une conception compréhensive du Noir selon l'Européen, telle que « L'Africain est devenu non seulement l'Autre qui est tout sauf moi-même, mais encore la clé qui, par ses anormales différences, spécifie l'identité du Même » [notre traduction][10]. Il s'en distingue néanmoins au niveau des implications théoriques qu'il tire de ce constat d'origine.

Pour Valentin Yves Mudimbe, il s'agissait de démontrer que les *conditions de possibilité* de la gnose africaine entretenaient et continuent d'entretenir une dépendance à l'épistémè scientifique occidental. Ainsi, « Durant l'expérience coloniale, […] les aspects de l'ethnocentrisme ont eu tendance, presque naturellement, à être complétés par les discours du pouvoir autant que ceux du savoir, au point de transformer la mission de la discipline [anthropologique] en une

9. Hegel, G.W.F., *La raison dans l'histoire*, Paris : UGE, 1979, p. 251, cité dans Mbembe, *op.cit.*, p. 222, note 14.

10. "The African has become not only the Other who is everyone else except me, but rather the key which, in its abnormal differences, specifies the identity of the Same". Mudimbe, Valentin Yves, *The Invention of Africa. Gnosis, Philosophy and the Order of Knowledge*, London : James Currey et Bloomington, Indianapolis : Indiana University Press, 1988, p. 12.

entreprise d'acculturation» [notre traduction][11]. Les deux auteurs montrent, d'une part, que l'historiographie sur l'Afrique entretient cette dépendance conceptuelle aux sciences humaines occidentales et que, d'autre part, l'identité du sujet postcolonial demeure inscrite dans ces rets.

Plus important, pour Achille Mbembe, il s'agit de montrer que l'expérience coloniale fondamentale se résume à plus qu'une simple acculturation : elle *est* cette *violence homicidaire* dont les implications sur la psyché du sujet postcolonial sont structurantes pour son identité collective, rejoignant là les thèses de Franz Fanon. Les implications théoriques de cette hypothèse sont profondes et lui permettent de retracer l'origine de la mort violente comme état normal des choses en postcolonie.

Néanmoins, cette inférence entre la construction de l'identité comme reflet du meurtre colonial de l'indigène et la logique suicidaire et fratricidaire postcoloniale mériterait, nous a-t-il semblé, d'être étoffée. La démonstration du lien déductif entre les grands axes du *logos* colonial (le Noir comme absence d'histoire, comme animal, évoluant dans une flore et une faune inquiétantes, traqué par le conquérant-chasseur, ...) et la typologie des morts postcoloniales comme illustrations de la «vie dans la mort» (la maladie, le suicide, la mort par étapes, le simulacre de la mort, les conditions de l'après-trépas, …) auxquelles se livre Achille Mbembe ne nous a pas entièrement convaincue et ce, quoique l'argument de la violence meurtrière coloniale comme signifiant identitaire postcolonial nous séduise. Il aurait peut-être fallu, pour être inattaquable, se consacrer à une relecture exhaustive de la bibliothèque coloniale à la lumière de cette thèse, ce qui constitue en soi l'objet d'un autre vaste chantier intellectuel et, en ce sens, édulcore les réticences formulées.

Plus fondamentalement, il nous semble surtout que cette analyse de l'acte de colonisation comme anéantissement durable de l'identité indigène aurait eu avantage à figurer en début d'ouvrage. Nihiliste pour certains, cette proposition quant au meurtre originaire constitue, en quelque sorte, le cadre épistémique au sein duquel l'ensemble du projet de *De la postcolonie* est à comprendre.

Pour compléter cette digression sur la forme de l'ouvrage, il nous a semblé pertinent de souligner que l'ensemble *De la postcolonie* aurait gagné à être retravaillé dans sa structure afin de lui offrir une plus grande cohérence. La proposition en cinq essais ne rend pas à sa juste valeur, nous semble-t-il, la force révolutionnaire de la pensée d'Achille Mbembe qui, cherchant à établir les causes *systémiques* de la violence banalisée en postcolonie, s'en prend à autant de poncifs partagés par la recherche sur l'Afrique. Le caractère structurel des causes mises en lumière par sa critique de l'imagination politique en Afrique postcoloniale aurait gagné à être systématisé.

C'est sans doute la thèse forte présentée dans cet essai qui autorise à formuler, à l'encontre du travail de l'auteur, la même critique qu'on émet souvent contre le poststructuralisme, à savoir, celle de se restreindre à un travail accablant de déconstruction sans réelle possibilité de prospectives optimistes. Loin de nier l'existence de logiques positives évoluant en parallèle, le chercheur préfère toutefois ne pas pécher par enthousiasme en posant ce geste *préalable* qui consiste à prendre acte et tenter d'expliquer, sans complaisance ni culturalisme, l'omniprésente circulation de la mort en postcolonie. «Cette présence de la mort dans la vie et de la vie dans la mort fait qu'il ne saurait y avoir de réflexion critique sur la politique de la vie qui ne soit, en même temps, une interrogation concernant les *structures* [notre insistance] de la violence et du trépas» (XIII). Nous y reviendrons plus loin, lorsque nous évoquerons la filiation de Michel Foucault chez Achille Mbembe.

Essai 4. Le fouet de Dieu

De retour sur le fond, l'hypothèse d'une relation dialectique entre le détenteur de l'autorité et son sujet, exploitée dans la seconde partie de l'ouvrage, repose sur une explication psychanalytique : «la soumission en postcolonie a l'une de ses sources dans l'inconscient, dans l'assujettissement de tous, dominants et dominés, à un ensemble de signifiants majeurs. Ces signifiants sont régis par une double économie, l'économie de la jouissance et celle du désir dont on sait par ailleurs qu'elles ne sont pas sans lien avec la pulsion de mort» (XXI). C'est avec ces signifiants pour arrière-fond qu'il convient de donner un sens au quatrième essai, qui autrement, semblerait étranger aux autres considérations abordées dans *De la postcolonie*. C'est la raison pour laquelle nous avons choisi de l'aborder en dernier dans cette recension.

---

11. "In the colonizing experience, […] aspects of ethnocentrism tended, almost naturally, to be complete in both the discourse of power and that of knowledge, to the point of transforming the mission of the discipline into an entreprise of acculturation" .V. Y. Mudimbe, *op.cit.*, p. 20.

Traitant toujours de la thématique de la domination, le quatrième essai « Le fouet de Dieu » aborde le lien entre pouvoir et sexualité, et se distingue par son approche théorique franchement psychanalytique. L'hypothèse du théoricien est la suivante : tout pouvoir repose sur un fantasme originaire et la domination, le fait de partager ce fantasme. Dans tous les cas, l'exercice d'une forme de violence est nécessaire pour imposer le partage de ce fantasme. Ici, le chercheur illustre cette hypothèse en touchant à trois thèmes relatifs à la religion : Dieu, la résurrection et la conversion.

Premièrement, la proposition narrative du *monothéisme* ne renvoie qu'à elle-même, est exclusive, monopolistique, en reposant sur le fantasme de l'Un. Le discours sur l'unicité de Dieu a pour conséquence de produire un arrangement normatif à sens unique dont le résultat est le fruit d'un travail d'autorité d'ordre politique : « par l'effet des mécanismes institutionnels d'adhésion ou de coercition et par l'effet d'une violence qui n'est pas que symbolique, la primauté du « dieu Un » est assurée, puis normée comme légitime par les détenteurs des rôles d'autorité » (193). La même analyse s'applique à la thématique de la *résurrection* dont le fantasme est le débordement de la vie à l'extrémité du décès. L'immortalité gagnée par la résurrection exige un travail de production de contraintes juridiques qui vise, au final, l'établissement du dominium universel de l'Église. Finalement, l'acte de *conversion* s'accompagne du geste de prosélytisme qui, lui, pour se partager, doit s'appuyer sur un langage qui vise à reproduire un épistémè universel. Et, en ce sens, imprimer sa violence…

Sous-entendu à cette analyse, on retrouve l'idée d'une violence obligatoirement imprimée sur le cas particulier dès que l'on procède à un acte d'universalisation. On peut, entre autres, relier cette hypothèse à la filiation d'Achille Mbembe à la pensée de Michel Foucault.

Pour employer les termes de Michel Foucault, le travail critique d'Achille Mbembe est une « archéologie du savoir » en même temps qu'une « généalogie du pouvoir ». D'abord, il est en grande partie *archéologique*, c'est-à-dire qu'il consiste à mettre à l'épreuve les énoncés tenus pour des vérités anthropologiques qualifiant le Noir, l'Africain, le sujet postcolonial, etc. afin d'en contester la puissance explicative. Cette remise en cause de l'heuristique (néo-)coloniale s'appuie sur une mise en lumière *généalogique* les dispositifs de pouvoir qui admettent ces énoncés comme vrais, universellement. Pour Michel Foucault, Achille Mbembe (et pour Judith Butler, par ailleurs, comme nous l'avons déjà évoqué), les dispositifs du pouvoir qui travaillent ces normes pour les ériger en vérité universelle « fabriquent des sujets, produisent des individus. Les techniques de vérité et de pouvoir *assujettissent* : elles forment et transforment leur point d'application »[12].

Pourtant, ce serait manquer l'esprit de leur travail que d'accuser Achille Mbembe ou Michel Foucault de déconstructivisme sans perspective, puisque ce qui s'appelle chez eux « critique » n'est en fait que la *condition de possibilité* d'une résistance à l'ordre ainsi remis en cause. Le diagnostic critique posé par l'auteur de *De la postcolonie* a pour but de permettre l'adoption d'une distance épistémique à partir de laquelle intellectuels et acteurs civils pourront proposer d'autres systèmes de vérité affranchis des fausses vérités véhiculées sur eux-mêmes.

On doit souligner toutefois l'existence d'une tension entre la violence sous-tendue à l'acte d'universalisation (des différentes sphères de la religion, par exemple, telles qu'exprimées dans cet essai) et cette proposition sur le statut de l'acte critique en général. Le théoricien ne se prononce pas lui-même, en effet, sur l'édification d'autres systèmes de croyances qui seraient valides pour tous les sujets postcoloniaux. Il semble laisser ce soin aux acteurs sociaux et politiques (dont il porte parfois aussi, cependant, le chapeau, à titre d'intellectuel public) dans la mise en action d'une éthique de la responsabilité fondée sur des bases théoriques assainies.

* * *

Nous avons présenté une lecture de *De la postcolonie* articulée autour de deux axes de contributions, à l'économie politique, d'une part, et à la philosophie, d'autre part. Nous avons proposé à chacune une critique que nous avons tenté de faire coïncider avec ces deux aspects-pivots du travail d'Achille Mbembe.

Pour conclure sur une note toujours psychanalytique, il semblerait donc que la projection des pulsions de mort soit prédominante chez le sujet du Commandement postcolonial, ces pulsions qui tendent à la destruction de ce qui, par pulsions de vie, s'assemblerait,

---

12. Gros, Frédéric, introduction générale à Foucault, Michel, *Philosophie. Anthologie*, Paris : Gallimard, Folio Essais, 2004, p. 20.

se lierait, conserverait l'espèce. En revanche, pour Sigmund Freud, cette direction n'est jamais univoque : pulsions de vie et pulsions de mort s'opposent en se conjuguant, se déchirent, se combinent dans chaque conduite. C'est sans doute cette ambivalence qui permet à Achille Mbembe d'affirmer que les forces à l'œuvre sur le continent sont autodestructrices, soit, mais aussi et, paradoxalement, constructives. À l'interrogation première consistant à s'interroger sur l'actualité des promesses d'émancipation ouvertes par la décolonisation, la réponse du chercheur n'en demeure pas moins que la postcolonie reste loin de s'être substantiellement affranchie du marquage colonial. Elle en demeure le masque, le fantasme.

De la postcolonie est un ouvrage riche qui ouvre un chantier de réflexion plus qu'il ne résout d'interrogations sur le devenir du continent. Nous en avons soulevées plusieurs : la forme de gouvernement privé indirect parviendra-t-elle à se pérenniser d'une manière telle qu'elle pourra incarner une nouvelle forme d'autorité légitime? Si oui, par quelle étonnante trajectoire de l'histoire? Comment favoriser l'émancipation de sujets apparemment coincés dans l'impouvoir ? Les systèmes de vérité, y compris ceux qui pourraient émerger pour se substituer à ceux légués par la « bibliothèque coloniale », continueront-ils d'imprimer leur violence aussitôt qu'ils feront l'objet d'efforts d'universalisation ? Les signifiants masculinistes de l'esthétique de la vulgarité sont-ils légués par la tradition ou par la conquête coloniale ? Identifier leur origine importe-t-il pour les soumettre à un travail de critique féministe ? Etc.

De manière plus fondamentale, il convient surtout de souligner et de considérer la puissance révolutionnaire de l'hypothèse générale de l'ouvrage (soit : l'éjection « hors du monde » de l'Autre absolu africain comme condition de possibilité de l'identité occidentale). Il s'agit d'une prémisse courageuse que le champ des recherches sur la justice globale et l'éthique des relations internationales auraient intérêt à investiguer plus avant…

BIBLIOGRAPHIE

Bayart, Jean-François ; Ellis, Stephen ; Hibou, Béatrice, *La criminalisation de l'État en Afrique*, Paris : Éditions Complexe, 1997.

Butler, Judith, *Défaire le genre*, Paris : Éditions Amsterdam, 2006.

---, *Humain, inhumain. Le travail critique des normes. Entretiens*, Paris : Éditions Amsterdam, 2005.

---, « Mbembe's Extravagant Power », *Public Culture*, vol. 5, no.1, fall 1992, pp. 67-74.

Coquery-Vidrovitch, Catherine, « Mbembe, Achille. – *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Paris : Karthala, 2000, 293 p., index (« Les Afriques »). », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 167, 2002, consulté le 18 février 2014, <http://
etudesafricaines.revues.org/1504>.

Fanon, Franz, *Les Damnés de la terre*, Paris : François Maspero, 1961 (La Découverte Poche, 2002).

---, *Peau noire, masques blancs*, Paris : Seuil, Coll. La condition humaine, 1952.

Foucault, Michel, *Philosophie. Anthologie*, Paris : Gallimard, Folio Essais, 2004.

Hibou, Béatrice (dir.), *La privatisation des États*, Paris : Karthala, 1999.

Lacam, Jean-Patrice, « Le politicien investisseur : un modèle d'interprétation de la gestion des ressources politiques », *Revue Française de Science Politique*, vol. 38, no.1, 1988.

Médard, Jean-François, « L'État néo-patrimonial en Afrique noire », dans Jean-François Médard (éd.), *États d'Afrique noire*, Paris : Karthala, 1991.

Mbembe, Achille, *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris : Karthala, 2000.

---, « De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine », *Le Monde diplomatique*, Paris, février 2001, p.31.

---, introduction à l'édition 2004 de *De la postcolonie, op.cit.*

---, « Qu'est-ce que la pensée coloniale », *Esprit*, 330, 2006, pp. 117-133.

---, « Sortir de la grande nuit », entretien réalisé par S. A. Ahamed pour Thinking Africa, 1er juin 2013, consulté le 18 février 2014, <http://www.thinkingafrica.org/V2/portfolio/achille-mbembe-sortir-de-la-grande-nuit/>.

---"The Banality of Power and the Aesthetics of Vulgarity in the Postcolony," *Public Culture* 4/2 (Spring 1992): 1-30.

Mudimbe, Valentin Yves, *The Idea of Africa*, Oxford : James Currey et Bloomington, Indianapolis : Indiana University Press, 1994.

---, *The Invention of Africa. Gnosis, Philosophy and the Order of Knowledge*, London : James Currey et Bloomington, Indianapolis : Indiana University Press, 1988.